



***Laboratorio critico* 2012, 2 (2), pp. 1-16**

Sezione: Convegni e Giornate di studio

ISSN: 2240-3574

Corpora et édition (d'un guide de Terre-Sainte)

Giannini, Gabriele

Université de Montréal

gabriele.giannini@umontreal.ca

Ces dix dernières années, l'épanouissement de *corpora* de toute sorte dans le domaine roman médiéval a changé sensiblement, du moins en partie, les pratiques des philologues. Pour ce qui est du noyau central de tout travail philologique, c'est-à-dire l'édition des textes, l'influence de ces outils électroniques est notable, sans bouleverser pour autant les méthodes et les pratiques acquises. Étant donné que cet apport et les voies par lesquelles l'éditeur de textes romans du Moyen Âge y accède peuvent ne pas paraître évidents, de prime abord, aux non spécialistes, il convient de les illustrer, du moins partiellement. N'oublions pas, toutefois, que le processus demeure de l'ordre du possible et du souhaitable, bien que, au final, les pratiques s'avèrent fort dissemblables et que, pour le moment, certains éditeurs se montrent réticents vis-à-vis de l'exploitation systématique des bases de données. D'un autre côté, les éditeurs qui s'en servent de façon méthodique ou ponctuelle ne signalent pas toujours (ou pas toujours clairement) les sources mises à contribution, la date et le mode d'interrogation. Ce qui entraîne un flou encore plus épais autour des pratiques d'édition contemporaines aux yeux des non spécialistes, en plus d'un manque de reconnaissance criant à l'égard des bâtisseurs de ces outils.

Dans ce but, on peut s'appuyer sur un texte inédit que j'étudie depuis quelques temps et qui n'a pas jusqu'ici attiré l'attention des spécialistes. Il s'agit d'un guide de Terre-Sainte en ancien français conservé dans les derniers feuillets d'un manuscrit de la Biblioteca Comunale Ariostea de Ferrare (II.280), qu'on peut dater de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e siècle. Ce manuscrit héberge un témoin non négligeable du *Tresor* de Brunet Latin (sigle : *F*⁷), longtemps ignoré – bien qu'il ait été signalé par De Robertis (1968 : 187-188) –, accompagné du guide de Terre-Sainte (f. 173-174), transcrit par le même copiste de *F*⁷ pour mettre à profit les quelques pages restées vides à la fin du dernier cahier. Or, les trois livres du *Tresor* et, de manière encore plus flagrante, le guide sont soumis à des interférences scriptologiques et linguistiques telles que l'hypothèse d'une origine toscane occidentale du copiste peut être formulée sans trop d'hésitation¹. Ce guide à l'usage des pèlerins s'apparente, certes, aux *Chemins et Pelerinages de la Terre Sainte* et aux *Pelerinages por aler en Iherusalem* publiés par Michelant et Raynaud (1882 : 177-199, 87-104²), mais présente aussi les réécritures et les amalgames typiques de ce genre de textes à finalité utilitaire animés par une foule de réminiscences, anecdotes et citations légendaires, bibliques, littéraires etc.³. Si cette tradition fort active n'est pas faite pour simplifier les choses, nos connaissances sur les

sources latines mises à contribution dans ces textes, tant à l'origine que éventuellement en cours de route, demeurent tout à fait insuffisantes, compte tenu de la foule d'*itineraria* circulant au XIII^e siècle entre l'Orient latin et l'Europe occidentale, de leur répétitivité opiniâtre et de la contamination réciproque à laquelle ils sont sujets, enfin du manque d'études d'ensemble sur la tradition de ces textes. Cela dit, le groupe de guides évoqué découpe le parcours du pèlerin en quatre tronçons : chemin entre Acre et Jérusalem ; visite de Jérusalem ; Judée et Mont Sinaï ; Galilée. Pour sa part, le guide de Ferrare ignore le premier tronçon et rapporte le second et le troisième, avant d'écourter sans ménagement la tournée en Galilée.

Le choix de ce texte permet de mettre en lumière l'usage que l'éditeur doit faire d'un ample éventail de bases de données, recouvrant pour le moins les domaines gallo-romans et italo-romans. Ce dernier volet s'avère en effet indispensable, étant donné la forte altération, due à la pression du toscan occidental, que le texte du manuscrit de Ferrare a subie. Or, lorsque l'éditeur veut s'orienter sur des problèmes de fond récurrents dans son texte, ou se renseigner sur des questions spécifiques, sur quels outils électroniques peut-il compter à présent ? En domaine d'*oil*, les ressources sont en train de se constituer, ou bien de s'ouvrir à la communauté des spécialistes, et pour l'instant on ne peut s'appuyer que sur des réalisations admirables, mais circonscrites et hétérogènes quant aux principes et aux finalités : parmi les projets les plus anciens figurent la *Base de Français Médiéval* (BFM), qui ne contient à ce jour que 26 textes échelonnés entre IX^e et XV^e siècle, le *Nouveau Corpus d'Amsterdam* (NCA), riche de presque 300 textes dont certaines transcriptions inédites de manuscrits, et les *Textes de Français Ancien* (TFA), comprenant une centaine d'éditions de textes du XII^e au XV^e siècle⁴ ; de toute autre nature et de qualité très variable est le *Corpus de la littérature médiévale*, qui permet toutefois d'interroger un peu plus de 900 œuvres en ancien et moyen français⁵. Ce morcellement épargne les domaines du moyen français, avec l'ensemble d'outils électroniques réunis autour du *Dictionnaire du Moyen Français* (DMF), et de l'anglo-normand, qui jouit désormais des ressources considérables mises en ligne au sein de l'*Anglo-Norman On-Line Hub* (ANOH), créé en 2001 pour soutenir la préparation de la nouvelle version électronique de l'*Anglo-Norman Dictionary*. En revanche, le côté franco-italien est mal loti, puisque le projet ambitieux du *Franco-Italian On-Line Archive* (FIOLA) est malencontreusement demeuré à son stade préliminaire et se trouve aujourd'hui au point mort. Pour la langue d'*oc*, on dispose de l'outil riche et fiable qu'est la *Concordance de l'occitan médiéval* (COM2), concordance qui sera bientôt complétée par les textes en prose du troisième cédérom⁶. Enfin, par rapport au vaste domaine gallo-roman, l'italien peut compter sur un état des travaux beaucoup plus avancé (et beaucoup moins éclaté), grâce au *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini* (TLIO) et à son *corpus* de l'ancien italien (*Corpus TLIO*), que les romanistes interrogent couramment depuis une dizaine d'années⁷.

On voit aisément que les ressources électroniques sous forme de bases de données textuelles ou de concordance sont d'une étendue et d'un niveau de finition très irréguliers suivant les domaines, donc d'une utilité inégale pour l'éditeur. Cependant, le choix de problèmes traités ci-dessous portera surtout sur le versant italien, ce qui permet la mise à contribution d'un outil bien rodé et couvrant en même temps un large pan du domaine considéré (le *Corpus TLIO*).

Voyons donc un premier cas de recours de l'éditeur du guide de Ferrare aux bases de données existantes⁸. Au début du guide, lorsqu'on décrit l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem et ses environs, l'emplacement de la colonne à laquelle Jésus Christ fut attaché lors de la flagellation est dûment signalé (f. 173a23-25)⁹ :

Derieres le trefune dou grant autel de cestes igliçe meisme est la colone la ou Notre Sire Deu fu liez et batuz.

Le renseignement recoupe celui des autres guides évoqués, par ex. celui des *Chemins* du ms. Vat. lat. 3136 : «En après derriérs la tribune dou maistre autel, de sos Monti Calvayre est la Colompne ont Nostre Seignor Yhesu Crist ffu liés e batus»¹⁰. Mais la forme du terme désignant l'abside dans les différents guides et témoins est toujours *tribune*, non pas *trefune*¹¹. Un tour rapide des dictionnaires français et italiens, qui ne mettent pas en valeur de formes alternatives à l'a. fr. *tribune* et à l'a. it. *tribuna*, nous amènerait à regarder d'un œil méfiant la leçon du manuscrit de Ferrare, eu égard aux bavures et

étourderies fréquentes du copiste. L'éditeur interventionniste corrigera donc volontiers *trefune* en *trebune* ou *tribune* et la forme se verra ainsi reléguée dans l'apparat, c'est-à-dire aux oubliettes.

Le *Corpus TLIO* permet d'éviter facilement cette bourde, puisque son interrogation (*trif**, *tref**, *traj**, *trof**, *truf**) nous renvoie une occurrence de la forme au pluriel, dans une traduction toscane d'un guide de Terre-Sainte en langue *d'oil*, au moment où il est justement question de l'emplacement de la colonne de la flagellation¹² :

E quine presso dentro dalle trefuni dello mastro altare sotto monte Calvario si è la colonna là ove lo Nostro Singnore Ihesu Christo fu legato e battuto dalli giudei tutto inudo innanzi sua beneditta passione.

Ce texte, conservé uniquement dans la section la plus ancienne du ms. Pal. Panciat. 32 de la Biblioteca Nazionale Centrale de Florence (Toscane occidentale, vers 1320)¹³, daterait, selon Dardano (1966), des années 1270 ou 1280 et aurait été transcrit dans la région de Lucques¹⁴, même si l'hypothèse d'un antécédent florentin est émise. La source de ce *volgarizzamento* n'est certainement pas le guide de Ferrare. Par ailleurs, elle ne s'identifie que partiellement avec les *Pelerinaiges*, dont le témoin le plus proche du guide toscan paraît être celui aujourd'hui à Vienne.

L'attestation impose de creuser un peu moins superficiellement dans les dictionnaires. On découvre ainsi, dans la notice étymologique que *FEW* (XIII/2, 255), s'appuyant sur la belle étude de Serra (1927-28 : 430-435)¹⁵, consacre aux résultats romans du lat. *TRIBUNA*, qu'en Italie, à côté de *tribuna*, les formes attestant le passage de *B* à *f* foisonnent dans les documents et les textes latins médiévaux, notamment dans le Nord-Ouest de la Péninsule (par ex., *trifuna* à Modène en 1257, *trofina* à Parme en 1278, *trofina* [*trofima*] à Gênes et au Piémont par la suite), «mit den bedeutungen “chor oder absis”»¹⁶. Mais on dispose aussi d'autres attestations de la même forme, plus anciennes et localisées en Toscane occidentale. Dans un acte daté de 898 et cité par Settia (1991 : 29, n. 84) à propos de la présence croissante, aux IX^e et X^e siècles, d'habitations autour de l'église rurale de Santa Maria a Monte (diocèse de Lucques), il est en effet question de *duo clusa de casa collant au muro de trifuna S. Genesi*, élément architectural de la même église.

La forme *trefune* du guide de Ferrare est donc non seulement parfaitement légitime dans un texte soumis à de lourdes interférences italiennes et toscanes occidentales, mais s'insère aussi aisément dans une tradition locale témoignant d'une suprématie toute relative de la forme savante *tribuna*. Il est évident que l'éditeur du guide de Ferrare aurait commis une lourde faute en gommant *trefune* de son texte critique et, qui plus est, aurait appauvri sensiblement l'exploitation éventuelle de son texte critique dans une base de données, puisque le témoignage de ce texte n'aurait eu aucune incidence sur nos connaissances quant à la diffusion des formes *trefuna*, *trifuna* etc. dans les textes vernaculaires du Moyen Âge.

On apprécie pleinement les services rendus par de tels outils électroniques lorsqu'on tombe sur de petites mésaventures comme celle que déclenche cette même forme dans l'édition d'un *volgarizzamento* italien du récit de voyage d'Odoric de Pordenone († 1331). Repérer la génèse de l'accident et en constater les méfaits est d'autant plus instructif que l'édition d'Andreose (2000), récente mais antérieure à l'épanouissement des principales bases de données et, surtout, à leur exploitation systématique de la part des éditeurs, est, de façon générale, solide et avertie. Ce récit latin (*Relatio*) dicté par le frère mineur à Padoue en 1330, lors de son retour de Chine, fut traduit en italien vers le milieu du XIV^e siècle et reçut alors le titre de *Libro delle nuove e strane e meravigliose cose*. L'un des passages les plus délicats du travail d'édition, aussi bien pour la compréhension du texte que pour l'éclaircissement des rapports entre les huit témoins, est celui touchant au royaume des Čam, dans la Cochinchine, au Viêt Nam. La note de la *Relatio* est claire (chap. XV, 3), puisque *testudo* y a le sens de “coupole” et *tholus* celui de “voûte”¹⁷ :

In eadem contrata vidi testudinem maiorem quam esset revolutio tholi ecclesie S. Anthonii de Padua.

Odoric dit tout simplement qu'il a vu là-bas une coupole plus grande que celle de l'église Saint-Antoine de Padoue (terminée en 1241 et pourvue de coupoles de style byzantin). De leur côté, Jean de Vignay et Jean le Long donneront de ce passage des traductions fantaisistes, trahis par une mauvaise interprétation

(touchant au domaine animal) du mot *testudo*¹⁸. Mais venons-en à l'auteur du *Libro*, qui a rendu ainsi ce passage (chap. XXIV, 11)¹⁹ :

Ancora vidi in questa contrada una testugine magiore che lla magiore † trafune † della chiesa di santo Antonio da Padua.

Les *cruces desperationis* sont dues au fait que l'éditeur, la jugeant une «forma incomprendibile», n'a pas saisi la valeur du mot transmis par une partie de la tradition manuscrite, bien qu'il lui ait consacré une discussion approfondie²⁰. D'après lui, tous les manuscrits, sauf *Ur* (BAV, Urb. lat. 1013)²¹, sur lequel on reviendra, se méprennent au sujet du comparant :

An (Roma, Bibl. Angelica, 2212) : che la magiore trefua dila chiesa di Santo Antonio da Padova
Co : ke lla magiore trafune della chiesa di Santo Antonio da Padua

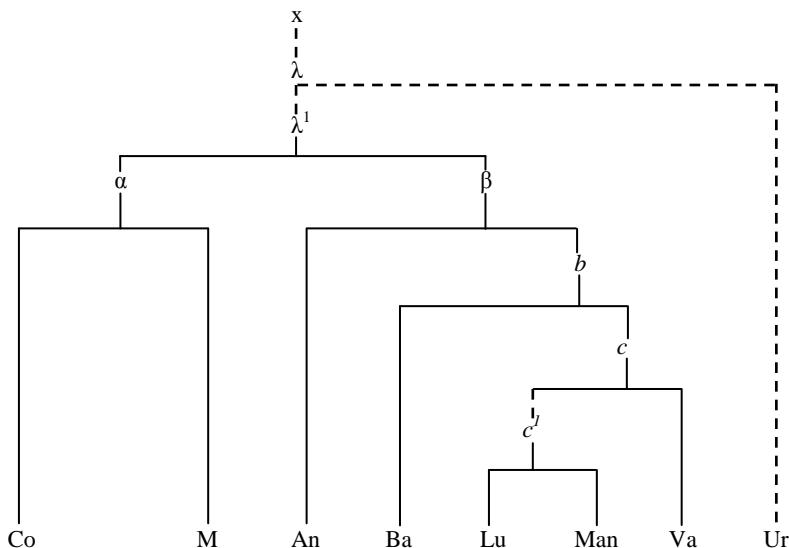
M (Venezia, Bibl. Nazionale Marciana, it. cl. XI, 32) : che la magiore trefune dela chiexia di Santo Anthonio di Padova

Ba (BAV, Barb. lat. 4048) : che le tre maggiori funi della chiesa di Sancto Antonio di Padova

Va (BAV, Vat. lat. 5256) : che la giexia de Sancto Anthonio da Padova

Lu (Lucca, Bibl. Statale, 1296) : che la giesia di Santo Antonio da Padoa

Or, il n'en est rien. Les leçons *trafunе* et *trefune* sont tout à fait correctes et pertinentes, du moment que les continuateurs a. it. du lat. méd. TRIBŪNA désignent aussi bien l'abside que la coupole²². Voyons-en les conséquences sur l'établissement du texte et, éventuellement, sur le réseau des rapports entre les témoins, en nous appuyant sur le stemma établi par Andreose (2000 : 103), que je reproduis ici avec quelques simplifications secondaires²³ :



Il me semble qu'on ne peut pas exclure que l'archétype λ portât *trefune* ou, si l'on préfère, la forme savante du même mot. En effet, *Co* (*trafunе*) et *M* (*trefune*) représentent l'un des deux groupes de la tradition manuscrite (α) ; derrière les erremens d'*An* (*trefua*) et de *Ba* (*tre maggiori funi*), qui forment à eux deux la majorité du groupe β , on devine sans effort une leçon *trefune* mal comprise (et réinterprétée dans *Ba*)²⁴ ; enfin, l'antécédent commun de *Va* et *Lu* (c) devait avoir déjà gommé ce mot abscons ou bien malmené au cours de la transmission.

Il faut considérer à part *Ur*, témoin ancien (3^e quart du XIV^e siècle) et peut-être originaire de Vérone, qui affiche une variante tout à fait convenable : *cha lo magor turlo dela cliesia di Santo Anthonio da Padoa*²⁵. Dans ce témoin, toutefois, le récit est lacunaire, lourdement remanié et volontiers novateur, de sorte que

les efforts de l'éditeur pour éclairer ses rapports avec les autres manuscrits se sont soldés par un échec et sa position dans le stemma demeure floue²⁶. Or, ce qui importe est que, sur la base de l'opposition entre *turlo d'Ur* et *trefune*, leçon placée en amont du reste de la tradition, Andreose (2000 : 95) a cru pouvoir supposer l'existence d'un sub-archétype, dénommé λ^1 , entre λ et tous les manuscrits (sauf *Ur*). Il n'en est évidemment rien, car *trefune* n'est pas une erreur, loin de là, mais une simple variante, pertinente de surcroît²⁷. Bref, une simple interrogation de la base de données renseigne de manière décisive sur un problème textuel et sa solution. En plus, elle finit par jouer un rôle non négligeable lorsqu'on s'attache à vérifier le bien-fondé du stemma, c'est-à-dire la rationalisation des rapports entre les témoins qui régit l'établissement du texte critique.

Que la prudence ne soit jamais excessive lorsqu'on édite un texte semblable, est bien illustré par un passage de la partie du guide où le pèlerin est accompagné en Judée. Près de Bethléem, on lui indique l'endroit où Marie reprit haleine avant d'accoucher (f. 174a27-29):

Et de soure de Beleen ha une chapelle la ou Notre Dame si ropouso quant elle voloit partuire.

Parmi les altérations de taille que le passage contient, on est frappé par l'infinitif *partuire*, auquel correspond *enfanter* dans les autres guides²⁸ : «Dessotz Betlleem est une chapele ont Nostre Dame sse repausa, quant ele doit effanter Nostre Seignor [...]» (d'après le Vat. lat. 3136)²⁹. La présence du mot *partuire* n'est point banale. L'éditeur y aperçoit d'emblée l'attraction de l'it. *partorire* (*parturire*) “enfanter”, terme courant au Moyen Âge ainsi qu'à l'époque moderne et contemporaine³⁰, et constate, d'après Godefroy (VI, 14, s. *parturir*), Tobler-Lommatsch (VII, 395, s. *partorir*) et FEW (VII, 694, s. *parturire*)³¹, que les attestations de la vitalité du lat. PARTURIRE en a. et m. fr. se résument, pour la plupart, à la production littéraire en langue française provenant de la Péninsule, de l'*Entrée d'Espagne* à Aimé du Mont-Cassin³².

L'éditeur pressé se contenterait donc de rajouter un *r* à l'infinitif du guide de Ferrare et d'intégrer ainsi cette nouvelle occurrence dans le groupe franco-italien que l'on vient d'évoquer. Certes, la négligence habituelle du copiste peut justifier cette démarche. Mais un simple aperçu du *Corpus TLIO* suffit à l'interrompre, puisque la base de données, dûment interrogée (*partui**, *partoi**), laisse apparaître quelques attestations du verbe *partuir(e)* : au sens propre, on le trouve aux v. 27-30 de la *Passione lombarda* (Bergame), qu'on assigne à la deuxième moitié du XIII^e siècle («Et in Bethelèm cum amore / là partuisti lo Salvatore, / aparuisti inanze ali pastore, / vostra baila fo santa Nestaxia»)³³, et dans le *Libro dei cinquanta miracoli della Vergine* (Vénétie), où le participe passé *partuido* apparaît quatre fois (Levi [1917 : 7, 31, 38 (2)]) ; au sens figuré, le *Corpus TLIO* nous livre l'occurrence tirée d'un poème de Guittone (*O messer Petro da Massa legato*, v. 31-33 : «quant'aggio e quale in voi ver bono amore, / non partuir po core : / tenelo in ventre e vol non poi guaimenta»)³⁴. Certes, dans ces mêmes textes la forme concurrente *parturir(e)* est également employée³⁵, mais il importe que cette poignée d'attestations littéraires recoupe celles de la forme avec préfixe *apartuir* “enfanter”, bien implantée au Moyen Âge dans le Nord-Ouest de l'Italie (Ligurie, Piémont et Lombardie)³⁶.

Quelle que soit l'origine de cette forme³⁷, il est évident qu'il convient de la garder dans l'édition du guide de Ferrare, et de mettre en évidence ses implications linguistiques. On rappellera, par ailleurs, que l'attestation de *partuir* chez Guittone est certes discutable, puisque le poème est conservé dans un seul manuscrit³⁸, mais qu'elle s'avère fort intéressante dans la perspective ouverte par l'infinitif du guide, puisque ce témoin unique est le chansonnier pisan *L* (Firenze, Bibl. Med. Laurenziana, Redi 9), daté aux alentours de 1300. Le chansonnier de Florence porte bien *partuir* au f. 52c4 – on peut d'ailleurs le vérifier à l'aide de la reproduction de Leonardi (2000-01 : II). L'intégration proposée dans les *CLPIO* (118) – «quant'aggio e quale in voi ver bono amore, / non partuir po core : / tene 'lo in ventre e vol non, poi guaimenta» – ne doit pas effacer la forme attestée dans le recueil pisan³⁹.

Au-delà de la spécificité textuelle et linguistique du guide de Ferrare, son étude permet de belles percées dans le domaine de la lexicographie, notamment lorsqu'on s'intéresse autant à l'histoire des mots et de leur emploi qu'aux éclairages apportés sur le profil géo-linguistique et culturel de l'ensemble des textes considérés. Un bon exemple est fourni par l'emploi du mot *pile*. Ce terme apparaît deux fois dans le guide

de Ferrare, la première à la suite d'un renseignement concernant le Temple de Salomon (f. 173c4-7), la deuxième lors de la description de la chapelle du Saint-Esprit, sur le mont Sion (f. 173c21-23)⁴⁰ :

Et enluec est li leu la ou <est> le lit de Notre Dame et de Nostre Seingnor, et ancois i est la pile la ou fu baignés Deu.

Et di sout est le leu la ou Deu laves les piez as apostres, et anco[n]jis i est la pile.

Dans le premier cas, *pile* a le sens de “cuve pour le bain” ; dans le deuxième, *pile* signifie “cuvette servant à la toilette”. Or, le guide de Ferrare n'est pas le seul à avoir recours à ce terme. Pour ce qui est du premier passage, la plupart des guides se contentent de signaler l'emplacement du *Bain Nostre Seignor* : «Par devers levant est le Bayn Nostre Seignor. Et illuoq fon son lit e de Nostre Dame aussi» (d'après le Vat. lat. 3136)⁴¹. Seule la rédaction de Bruxelles des *Pelerinaiges* s'attarde sur la cuve⁴² :

Devers le Temple Domini vers miedi, est le Saint Temple Salemon, & en l'anglet desouz vers la cité cele part troverés le saint baing là où Nostre Sire fu baignié en la pile.

En revanche, dans le second passage, tous les guides signalent qu'à l'endroit où Jésus lava les pieds des apôtres «encore y est la pile»⁴³.

Mais ce sens de “cuve pour le bain” ou de “cuvette servant à la toilette” est-il courant ? Nullement. Dans l'entrée consacrée à *pila* “mortier”⁴⁴, *FEW* (VIII, 474-475) rappelle qu'il est répandu dans le Midi de la France, où ses valeurs se sont multipliées («mortier ; récipient en pierre dans lequel on conservait l'huile ; vase de pierre servant de bénitier ; mesure publique pour les grains», pour l'a. occ. *pila*)⁴⁵, ainsi que dans la Péninsule ibérique et en Italie. D'autres extensions sémantiques sont connues dans le Midi de la France, à l'époque moderne, de “bassin de fontaine” à “lavoir”, d’“évier” à “auge pour les bestiaux” et “abreuvoir”, selon les endroits⁴⁶. En revanche, sa vitalité en ancien français est presque nulle, cantonnée aux occurrences rarissimes de *pile* “mortier”⁴⁷. Il en est tout autrement pour l'Italie, où *pila* (*pilla*) désigne dès le Moyen Âge, outre le mortier (et le pressoir à olives), l'auge et l'abreuvoir, la vasque de la fontaine, le lavoir et la cuve utilisée dans le traitement des tissus, enfin l'urne funéraire, la jarre et le bénitier⁴⁸. Une richesse d'emplois comparable est attestée pour la Péninsule ibérique⁴⁹.

Mais, bien que l'on devine aisément par quel biais l'extension sémantique s'est produite, on ne trouve aucune attestation ancienne ni moderne de *pile* ou *pila* en tant que cuve ou cuvette destinée à la toilette. Certes, on pourra toujours invoquer un calque de la source latine, où il est possible que *pila* ait été employé dans ce sens. Mais la consultation des dictionnaires et des glossaires de latin médiéval laisse quelque peu insatisfait. D'après *NGML* (2003 : 199-200, s. 2. *pila*), le lat. méd. *pīla* (*pilla*) “mortier” a servi pour indiquer la matrice à battre et la mesure pour les grains, mais aussi le bassin, ce dernier sens étant illustré par un passage du *Colloquium hispericum* (XI^e siècle) où *pila* est la cuvette qui sert à se laver les pieds et les jambes, comme dans la deuxième occurrence des guides de Terre-Sainte. Pourtant l'attestation est unique et son emploi a dû être rare. La conclusion est toutefois à nuancer, étant donné que les matériaux mis à contribution par le *NGML* ne dépassent pas 1200⁵⁰. En effet, les *itineraria* ont connu l'emploi du mot *pila* pour désigner la cuve pour le bain du Christ ou bien la cuvette pour le lavement des pieds. Par exemple, dans le guide de Terre-Sainte contenu dans le ms. Milano, Bibl. Ambrosiana, O 35 sup. (XIV^e siècle), dont la rédaction pourrait remonter à la deuxième moitié du XIII^e siècle⁵¹, le lieu est ainsi signalé⁵² :

Contra portam meridiei templi est templum Salomonis. Et in angulo civitatis ibi propre est pila et balneum Salvatoris.

Il en est de même pour un guide très proche de celui de Milan, conservé dans un ms. copié par le vénérable Felice Feliciano en 1458 (Verona, Bibl. Capitolare, CCCXVII) mais contenant une composition beaucoup plus ancienne, du début du XIII^e siècle⁵³ :

Coram ianua illa templi que respicit contra meridiem est templum Salomonis. Et in angulo civitatis super murum est balneum Christi et pila [...].

Le même terme (*pilla*) figure également dans le guide édité par Neumann (1874 : 534-539), dans lequel ce passage est presque identique à celui de l'*itinerarium* de Vérone⁵⁴. Pour ce qui est de la deuxième occurrence de *pile* dans le guide de Ferrare (et dans ses confrères), on peut par ex. citer le guide que Tobler (1874 : 100-107, 409-414) publie sous le nom de son auteur inconnu (*Innominatus VII*) et date du XII^e siècle⁵⁵ :

Et inferius est locus, ubi lavit discipulorum pedes, et ibi pila, in qua erat aqua.

De même, le guide de Milan n'oublie pas de mentionner, lors de la visite du mont Sion, l'endroit où se trouve la cuvette du lavement des pieds⁵⁶ :

Et subitus est locus et pila ubi Dominus lavit pedes discipulorum.

Enfin, il est raisonnable de croire que le rayonnement du mot *pile* (et *pila*) dans le sens de “récipient de toilette” dans les guides de Terre-Sainte en langue *d'oil* (et dans leurs *volgarizzamenti*) dépend de son emploi assez courant dans les guides latins circulant au XIII^e siècle. En attendant des repérages plus amples et ciblés, il paraît assez probable que cet emprunt au latin médiéval – certes éphémère dans le lexique *d'oil* – a été perçu comme tolérable, voire parfaitement admissible, du fait de l'éventail d'applications dont *pila* a joui, dès le Moyen Âge, dans les langues romanes du pourtour méditerranéen (occitan, italien, catalan etc.).

D'ailleurs, la pression exercée par ces langues sur l'ancien français s'est manifestée, dès le XIII^e siècle, sur un autre sens de *pila*, celui d’“abreuvoir”. La porte d'entrée, vite refermée, est l'une des variétés les plus perméables de la maison *d'oil*, le français d'Outremer. C'est Nobel (2003 : 35-36) qui, à juste titre, l'a souligné au sujet de la *Bible d'Acre*, une traduction de la *Vulgate* dont les témoins principaux ont été exécutés à Acre, au début des années 1250 (Paris, Bibl. de l'Arsenal, 5211) et vers 1280 (BnF, naf. 1404). En voici le passage⁵⁷ :

A paynes ot il la parole dite, e vos une mult belle pucelle <fille> dou fiz dou frere d'Abraham, et avoit nom Rebbecca. Si puisa de l'aigue en sa jarre. Si com elle vot retourner, li sergens li corut a l'encontre et li dist : «Done moy a boivre.» Et elle li dist : «Bevés, sires, et a vos chamiaus donrai a boivre.» Et elle traist aigue et versa en la pile dont les bestes burent.

Pour Nobel (2003 : 36), *pile* est ici, sans hésitation, un calque de l'a. occ. *pila*, dont on a vu que la valeur d’“abreuvoir” est bien attestée à l'époque moderne⁵⁸. On peut ajouter que *pila* a été utilisé dans le même sens en italien et en catalan-valencien⁵⁹, des langues ayant côtoyé de manière sensible les variétés *d'oc* et *d'oil* au sein des enclaves latines du Levant⁶⁰.

Un autre fait étaye l'interprétation proposée du chemin menant à l'a. fr. *pile* “récipient de toilette”. L'interrogation du *Corpus TLIO* (*pil**) permet en effet de dépasser le silence des dictionnaires italiens au sujet de cet emploi du terme et met l'éditeur sur une piste jusqu'ici invisible. Dans la *Vita di San Petronio*, texte bolonais en prose daté de la deuxième moitié du XIII^e siècle⁶¹, lors du récit légendaire de la construction du complexe de Saint-Étienne de la part de Pétrone, évêque de la ville au V^e siècle (chap. VII, 2-9), il est question du bassin longobard en marbre (VIII^e siècle) posé aujourd’hui dans la cour de Pilate de la basilique bolonaise et destiné à l'origine à recueillir les offrandes des fidèles pendant la cérémonie du jeudi saint, bassin qui a, par la suite, été identifié avec la cuvette dans laquelle Pilate se serait lavé les mains lors du jugement⁶². En voici la présentation qu'en fait la *Vita* (chap. VII, 9)⁶³ :

E quella pilla grande cum quello petrone sì glie pose a semilitudine quando Pilato se lavò le mani de la morte de Cristo : ello stava Pilato suxo quello petrone, quando se lavò le mane sovra quella pilla.

La volonté de l'évêque d'édifier une église «alla similitudine del luogo sancto de Yerusalem» (chap. VII, 2) explique cette identification⁶⁴. Il nous importe, toutefois, qu'ici *pilla* a la valeur de “cuvette pour se laver les mains” et que le passage concernant la cuvette de Pilate est absent de la *Vita latine* (*BHL* 6641), achevée en 1180 par un bénédictin du monastère Saint-Étienne de Bologne⁶⁵. Il n'est sans doute pas

anodin que l'emploi de *pile* ou *pilla* pour désigner un récipient de toilette soit toujours connecté, sauf dans le cas de l'occurrence citée par le *NGML*, à la description des lieux saints (ou de leurs reproductions occidentales) touchant directement à la vie de Jésus. S'agirait-il d'un usage rayonnant de ces mêmes guides de Terre-Sainte, voire de la nébuleuse de textes auxquels ils appartiennent ? Le chap. VII de la *Vita di San Petronio*, où l'on retrace l'œuvre de bâtisseur de Pétrone en mettant en exergue sa volonté affichée de reproduire à Bologne les lieux saints de Jérusalem, trahit en effet une connaissance toute livresque de Jérusalem et, surtout, il est écrit suivant le schéma et les formules courantes dans les guides de Terre-Sainte⁶⁶. Cette inflexion représente un écart considérable par rapport à *BHL* 6641, qui insiste plutôt sur la grandeur des bâtiments et du décor, et serait, d'après Corti (1962 : XXXVI-XXXVIII), à mettre sur le compte du «superstrato duecentesco del volgarizzamento»⁶⁷, c'est-à-dire de l'initiative de l'auteur vernaculaire.

L'enquête lexicographique amorcée par une question bien précise – ces emplois du mot *pile* qu'on observe dans les guides de Terre-Sainte sont-ils courants ? – mène donc l'éditeur à s'interroger sur la circulation des mots et, surtout, des textes qui les véhiculent, par delà même les barrières (présumées) des langues, des genres littéraires et des niveaux de culture. Elle le mène un peu loin, diront certains. Mais peut-il s'en dispenser ? Si l'on considère que s'impose à tout éditeur la nécessité d'essayer de comprendre par tous les moyens le texte à éditer, l'apport décisif des outils électroniques est manifeste. Il faudra s'en souvenir et rechercher les voies les mieux adaptées à leur exploitation.

Références bibliographiques

Les sigles *CLPIO*, *DCECH*, *DEI*, *DELI 2*, *Du Cange*, *Godefroy*, *FEW*, *GAVI*, *GDLI*, *OLD*, *SW* et *Tobler-Lommatsch* sont ceux employés dans le *TLIO*, détaillés à l'URL <http://tlio.ovl.cnr.it/TLIO/> (s. *Bibliografia citata nelle voci*). Les autres sigles sont énumérés ci-dessous, avant les entrées bibliographiques ordinaires.

ANOH

The Anglo-Norman On-Line Hub (2010). Aberystwyth-Swansea : Aberystwyth University-Swansea University. URL : <http://www.anglo-norman.net> .

BFM

Base de Français Médiéval (2005). Lyon : UMR ICAR/ENS-LSH. URL : <http://bfm.ens-lsh.fr> .

Blaise

Blaise, A. (1993²). *Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*. Turnhout : Brepols.

COM2

Ricketts, P. et al. (2005). *Concordance de l'Occitan Médiéval (COM2). Les troubadours. Les textes narratifs en vers*. Turnhout : Brepols.

Corpus TLIO

Beltrami, P. et al. (2010), *Corpus OVI dell'Italiano antico (corpus TLIO)*. Firenze : Opera del Vocabolario Italiano. URL : <http://www.ovl.cnr.it/> .

DCVB

Alcover, A.M. (1993²²). *Diccionari català, valencià, balear*. Palma de Mallorca : Moll.

DEAF

K. Baldinger/F. Möhren (1974-). *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*. Québec-Tübingen-Paris : Presses de l'Université Laval-Niemeyer-Klincksieck.

DECat

Coromines, J. (1980-2001). *Diccionari etimològic i complementari de la llengua catalana*. Barcelona : Curial.

DÉCT

Dictionnaire Électronique de Chrétien de Troyes (2011). Ottawa-Nancy : LFA/Université d'Ottawa-ATILF/Nancy Université. URL : <http://www.atilf.fr/dect> .

DMF

Dictionnaire du Moyen Français (2010). Nancy : ATILF CNRS-Nancy Université. URL : <http://www.atilf.fr/dmf> .

DMLBS

Latham, R.E./Howlett, D.R. (1975-). *Dictionary of Medieval Latin from British Sources*. Oxford : Oxford University Press.

FIOLA

Zarker Morgan, L. et Bénéteau, D. (2002). *Franco-Italian On-Line Archive*. Baltimore-South Orange : Loyola College of Maryland-Seton Hall University. URL : <http://www.italnet.nd.edu/fiola> .

LCI

Kirschbaum, E./Braunfels, W. (1968-76). *Lexikon der christlichen Ikonographie*. Roma-Freiburg i. B.-Basel-Wien : Herder.

NCA

Stein, A. et al. (2006). *Nouveau Corpus d'Amsterdam. Corpus informatique de textes littéraires d'ancien français (ca 1150-1350)*. Stuttgart : Institut für Linguistik/Romanistik. URL : <http://www.uni-stuttgart.de/lingrom/stein/corpus/> .

NGML

Novum Glossarium Mediae Latinitatis ab anno DCCC usque ad annum MCC (1957-). Copenhague : Munksgaard/Genève : Droz/Bruxelles : Union Académique Internationale.

TFA

Kunstmann, P. et al. (2003). *Textes de Français Ancien*. Ottawa-Chicago : Université d'Ottawa-University of Chicago. URL : <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/TLA/> .

TLIO

Beltrami, P. et al. (2011), *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*. Firenze : Opera del Vocabolario Italiano. URL : <http://tlio.ovi.cnr.it/TLIO/> .

Andreose, A. (2000). *Libro delle nuove e strane e meravigliose cose. Volgarizzamento italiano del secolo XIV dell'Itinerarium di Odorico da Pordenone*. Padova : Centro Studi Antoniani.

Andreose, A. et Ménard, Ph. (2010). *Le voyage en Asie d'Odoric de Pordenone traduit par Jean le Long OSB. Iteneraire de la Peregrinacion et du voyage (1351)*. Genève : Droz.

Bertelli, S. (1998). Il copista del *Novellino*. *Studi di filologia italiana*, 56, 31-45.

Bertelli, S. (2002). *I manoscritti della letteratura italiana delle origini*. Firenze, Biblioteca Nazionale Centrale. Firenze : SISMEL.

Billy, D. (2007). Compte-rendu de *COM2. Revue de linguistique romane*, 71, 597-614.

Blum, C. et al. (2001). *Corpus de la littérature médiévale*. Paris : Champion.

Bosshard, H. (1938). *Saggio di un glossario dell'antico lombardo compilato su statuti e altre carte medievali della Lombardia e della Svizzera italiana*. Firenze : Olschki.

Buscaroli, B. et Sernicola, R. (2001), *Petronio e Bologna. Il volto di una storia. Arte, storia e culto del Santo Patrono*. Ferrara : Edisai.

Cardini, F. (2002). *In Terrasanta. Pellegrini italiani tra Medioevo e prima età moderna*. Bologna : il Mulino.

Castellani, A. (2000). *Grammatica storica della lingua italiana. I. Introduzione*. Bologna : il Mulino.

Cierbide, R. (2002). *Edició crítica dels manuscrits catalans inèdits de l'orde de Sant Joan de Jerusalem (segles XIV-XV)*. Barcelona : Fundació Noguera.

Cierbide, R. (2005). Itinéraire de Terre Sainte, d'après le ms. inédit de la Bibliothèque Vaticane de 1341 (Vat. Lat. n° 3136). In Billy, D. et Buckley, A., *Études de langue et de littérature médiévales offertes à Peter T. Ricketts*. Turnhout : Brepols, 109-123.

Contini, G. (1941). Compte-rendu de Egidi (1940). *Giornale storico della letteratura italiana*, 117, 55-82.

- Cortelazzo, M. (1970). *L'influsso linguistico greco a Venezia*. Bologna : Pàtron.
- Corti, M. (1962). *Vita di San Petronio*. Bologna : Commissione per i testi di lingua.
- Corti, M. (1965). Una *Passione* lombarda inedita del secolo XIII. *Rivista di cultura classica e medioevale*, 7, 347-363.
- Corti, M. (2002²). *Vita di San Petronio. Ristampa anastatica dell'edizione 1962 con un saggio introduttivo di Benvenuto Terracini*. Bologna : Costa.
- Crespo, R. (1972). *Una versione pisana inedita del Bestiaire d'Amours*. Leiden : Universitaire Pers Leiden.
- Dardano, M. (1966). Un itinerario dugentesco per la Terra Santa. *Studi medievali*, 7, 154-196.
- De Robertis, D. (1968). Censimento dei manoscritti di rime di Dante (IX). *Studi danteschi*, 45, 183-200.
- Egidi, F. (1940). *Le Rime di Guittone d'Arezzo*. Bari : Laterza.
- Féry-Hue, F. (1998). *Sidrac et les pierres précieuses. Revue d'histoire des textes*, 28, 93-181.
- Flechia, G. (1882-85). Annotazioni sistematiche alle *Antiche Rime Genovesi* (Archivio, II, 161-312) e alle *Prose Genovesi* (Archivio, VIII, 1-97). I. Lessico. *Archivio glottologico italiano*, 8, 317-406.
- Galletti, A.I. (1984). Gerusalemme o la città desiderata. *Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen Âge, Temps modernes*, 96, 459-487.
- Giannini, G. (2011). Compte-rendu de Maffia Scariati, I. (2008). *A scuola con ser Brunetto. Indagini sulla ricezione di Brunetto Latini dal Medioevo al Rinascimento. Atti del Convegno internazionale di studi (Università di Basilea, 8-10 giugno 2006)*. Firenze : SISMEL, Romania, 129, 235-246.
- Golubovich, G. (1906-27). *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente francescano*. Quaracchi : Collegio di San Bonaventura.
- Gossen, C.Th. (1976²). *Grammaire de l'ancien picard*. Paris : Klincksieck.
- Holtus, G. (1979). *Lexikalische Untersuchungen zur Interferenz. Die franko-italienische Entrée d'Espagne*. Tübingen : Niemeyer.
- Kostrenčić, M. et al. (1973-78). *Lexicon Latinitatis Medii Aevi Iugoslaviae*. Zagreb : Academia scientiarum et artium Slavorum meridionalium.
- Leonardi, L. (2000-01). *I canzonieri della lirica italiana delle origini*. Firenze : SISMEL.
- Levi, E. (1917). *Il libro dei cinquanta miracoli della Vergine*. Bologna : Romagnoli-Dall'Acqua.
- Levy, R. (1960). Apostilles de lexicographie raschianique. *Romania*, 81, 273-282.
- Luttrell, A. (1997). The Earliest Hospitallers. In Kedar, B.Z. et al., *Montjoie. Studies in Crusade History in Honour of Hans Eberhard Mayer*. Aldershot : Variorum, 37-54
- Maccarrone, N. (1914-22), Appunti sulla lingua di G. A. Faye speziale lunigianese del sec. XV. *Archivio glottologico italiano*, 18, 475-532, 604.
- Machabey, A. (1961). Le terme *pile* dans l'ancienne métrologie. *Romania*, 82, 111-113.
- Marchi, S. (1996). *I Manoscritti della Biblioteca Capitolare di Verona. Catalogo descrittivo redatto da don Antonio Spagnolo*. Verona : Mazziana.
- Ménard, Ph. (1994⁴). *Syntaxe de l'ancien français*. Bordeaux : Bière.

- Michelant, H. et Raynaud, G. (1882). *Itinéraires à Jérusalem et Descriptions de la Terre Sainte rédigés en français aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles*. Genève : Fick.
- Minervini, L. (2006). L'affermazione del volgare nella letteratura di viaggi di area romanza. In Carbonaro, G. et al., *Medioevo romanzo e orientale. Il viaggio nelle letterature romane e orientali*. Soveria Mannelli : Rubbettino, 515-523.
- Minervini, L. (2010). Le français dans l'Orient latin (XIII^e-XIV^e siècles). Éléments pour la caractérisation d'une *scripta* du Levant, *Revue de linguistique romane*, 74, 119-198.
- Monaco, L. (1990), *Memoriale Toscano. Viaggio in India e Cina (1318-1330) di Odorico da Pordenone*. Alessandria : Edizioni dell'Orso.
- Neumann, W. (1874). Compte-rendu de Tobler (1874). *Theologische Quartalschrift*, 56, 521-550.
- Nobel, P. (2003). Écrire dans le Royaume franc : la *scripta* de deux manuscrits copiés à Acre au XIII^e siècle. In Nobel, P., *Variations linguistiques. Koinè, dialectes, français régionaux*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 33-52.
- Nobel, P. (2004). De la qualité d'une translation française en occitan : le cas du manuscrit BNF fr. 2426. In Garrido-Hory, M. et Gonzalès, A. (2003-05). *Histoire, Espaces et Marges de l'Antiquité. Hommages à Monique Clavel-Lévêque*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, III, 60-87.
- Nobel, P. (2006). *La Bible d'Acre*. Genève et Exode. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Orselli, A.M. (1972), Spirito cittadino e temi politico-culturali nel culto di San Petronio. In *La coscienza cittadina nei comuni italiani del Duecento*. Todi : Accademia Tudertina, 283-343.
- Palermo, M. (2004). Le perifrasi imminenziali in italiano antico. In Dardano, M. et Frenguelli, G., *SintAnt. La sintassi dell'italiano antico. Atti del Convegno internazionale di studi (Università "Roma Tre", 18-21 settembre 2002)*. Roma : Aracne, 323-349.
- Parodi, E.G. (1901). Studj liguri (continuazione). *Archivio glottologico italiano*, 15, 1-82.
- Pettorelli, J.-P. (1998). La Vie latine d'Adam et Ève. *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, 56, 5-104.
- Pini, A.I. (1972), Origine e testimonianze del sentimento civico bolognese. In *La coscienza cittadina nei comuni italiani del Duecento*. Todi : Accademia Tudertina, 137-193.
- Pini, A.I. (1999), *Città, Chiesa e culti civici in Bologna medievale*, Bologna : CLUEB.
- Pope, M.K. (1952²), *From Latin to modern French, with especial consideration of Anglo-norman. Phonology and Morphology*. Manchester : Manchester University Press.
- Rézeau, P. (2001). *Dictionnaire des régionalismes de France. Géographie et histoire d'un patrimoine linguistique*. Bruxelles : De Boeck-Duculot.
- Richard, J. (1996²). *Les récits de voyages et de pèlerinages*. Turnhout : Brepols.
- Rinoldi, P. (2005). La tradizione dell'*Estoire d'Eracles* in Italia : note su un volgarizzamento fiorentino. In Rinoldi, P. et Ronchi, G., *Studi su volgarizzamenti italiani due-trecenteschi*. Roma : Viella, 65-97.
- Rohlf, G. (1966-69). *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. Torino : Einaudi.
- Salvioni, C. (1904). A proposito di due voci piemontesi. *Rendiconti del Reale Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, 37, 522-534.
- Serra, G.D. (1927-28). Ceneri e faville. *Dacoromania*, 5, 426-467.

- Settia, A. (1991). *Chiese, strade e fortezze nell'Italia medievale*. Roma : Herder.
- Stussi, A. (1994). *Introduzione agli studi di filologia italiana*. Bologna : il Mulino.
- Tittel, S. (2010). Le *DEAF électronique* – un avenir pour la lexicographie. *Revue de linguistique romane*, 74, 301-311.
- Tobler, T. (1874). *Descriptiones Terrae Sanctae ex saeculo VIII, IX, XII et XV*. Leipzig : Hinrichs.
- van den Wyngaert, A. (1929). *Sinica Franciscana. I. Itinera et Relationes Fratrum Minorum Saeculi XIII et XIV*. Quaracchi : Collegio di San Bonaventura.
- Varanini, G. (1972). *Laude dugentesche*. Padova : Antenore.
- Wittek, M. (1979). *Cinq années d'acquisitions 1974-1978*. Bruxelles : Bibliothèque royale Albert I^{er}.
- Zinelli, F. (1998). *Donde noi metremo lo primo in francescho*. I proverbi tradotti dal francese ed il loro inserimento nelle sillogi bibliche. In Leonardi, L., *La Bibbia in italiano tra Medioevo e Rinascimento. Atti del Convegno internazionale (Firenze, Certosa del Galluzzo, 8-9 novembre 1996)*. Firenze : SISMEL, 145-199.

* Je tiens à remercier Luciano Formisano, Yan Greub, Marie-Madeleine Huchet, Pär Larson et Fabio Zinelli de leurs lectures attentives.

¹ Pour une description du manuscrit et un examen rapide des indices linguistiques appuyant la localisation proposée, cf. Giannini (2011).

² Le premier texte, qu'on appellera *Chemins* par souci de concision, est connu dans deux rédactions : la première est tirée du ms. Vat. lat. 3136 de la Biblioteca Apostolica Vaticana (dorénavant BAV), un recueil de textes français et catalans concernant l'ordre des Hospitaliers copié – pour ce qui est de la partie comprenant le guide – en 1341 à Rhodes, où l'ordre siégeait dès 1310 (elle a été publiée de nouveau par Cierbide [2005], qui ne vaut toutefois pas l'ancienne édition) ; la seconde prend place dans le ms. Cambridge, University Library, Gg. 6.28, recueil anglo-normand datant du début du XIV^e siècle. Le second texte (*Pelerinaiges*) est conservé dans deux témoins, le ms. fr. 9082 de la Bibliothèque nationale de Paris (dorénavant BnF), copié à Rome en 1295 et contenant également l'*Estoire d'Eracles* (avec ses continuations jusqu'à 1275), et le ms. 2590 de la Österreichische Nationalbibliothek de Vienne, daté de la fin du XIII^e siècle et conservant par ailleurs une copie du *Livre de Sidrac* ; une rédaction fort singulière de ce guide, largement remaniée et interpolée, est contenue dans le ms. IV 1005 de la Bibliothèque royale de Bruxelles, qu'on considère d'origine messine et datant de la première moitié du XIV^e siècle. D'après Cardini (2002 : 210), ces textes, ainsi que les *Pelerinaiges* et *Pardouns de Acre* publiés par Michelant et Raynaud (1882 : xxx-xxxI, 227-236), auraient été rédigés à Chypre ; ils ne sont toutefois pas inclus par Minervini (2010 : 140-148) dans son *corpus* de textes et manuscrits des XIII^e et XIV^e siècles originaires de l'Orient latin. Cf. Michelant et Raynaud (1882 : xxvII-xxvIII, xix-xxI), Cierbide (2002 : 118-119 ; 2005 : 109-112), Rinoldi (2005 : 77-78), Féry-Hue (1998 : 111-112), Wittek (1979 : 50-53 [Debae, M.]).

³ Il convient désormais de se reporter non seulement à la synthèse classique de Richard (1996), mais aussi à Minervini (2006 : 516-519), où l'on trouve un aperçu des temps et des formes de la mise par écrit et de la transmission des guides vernaculaires de Terre-Sainte.

⁴ Il faut également mentionner le projet novateur du *Dictionnaire Électronique de Chrétien de Troyes (DÉCT)*, qui joindra à un lexique complet de Chrétien une base textuelle permettant d'interroger les nouvelles transcriptions des témoins de ses romans. Pour la mise à disposition en ligne des matériaux utilisés pour la rédaction du *DEAF* (et *DEAF électronique*), dénommée *DEAFpré*, cf. Tittel (2010).

⁵ Publié jadis sous forme de cédérom (Blum *et al.* [2001]), ce *corpus* a été récemment repris et mis en ligne par les éditions Classiques Garnier numérique.

⁶ Cf. Billy (2007).

⁷ Le *Corpus TLIO* compte à présent environ 2000 textes, littéraires et non littéraires. S'y joint désormais le *Corpus TLIO aggiuntivo*, contenant un peu plus de 300 textes en attente d'être intégrés dans le *corpus* principal.

⁸ Mes derniers contrôles et interrogations sur les bases de données citées remontent au début d'avril 2011.

⁹ Je me borne, ici et par la suite, à séparer les mots, à ponctuer et à distinguer *u* de *v* et *i* de *j* selon l'usage moderne. Oublis et fautes ne sont corrigés que lorsque la compréhension du texte est en cause (intégration : ◊ ; suppression : []).

¹⁰ Michelant et Raynaud (1882 : 182).

¹¹ Michelant et Raynaud (1882 : 93, 104⁴, 193). Cette valeur descend tout droit d'une des significations du lat. méd. *tribunal* («Hemicyclus testudinatus», d'après Du Cange [VIII, 177]) et, par conséquent, du lat. méd. *tribuna* («rotunda ecclesiae pars in qua ara maior est posita, apsis», d'après Kostrenčić *et al.* [1973-78 : II, 1209]). Cf. aussi Du Cange (VIII, 177, s. *tribuna*), Bosshard (1938 : 312-313) et la définition précise de Serra (1927-28 : 431) : «*tribuna* 'abside o coro delle chiese dietro l'altar maggiore'». Quant à l'article fém. *le*, bien connu dans certaines variétés françaises (cf. Pope [1952 : 488], Gossen [1976 : 121-122]), il n'est pas rare dans le guide : f. 173a29 *de le yglise*, 173b10 *est le sagrez roche*, 173c20 *est le table*.

¹² Dardano (1966 : 165).

¹³ Sur ce manuscrit et l'activité étendue et variée de son copiste (dont il nous resterait six manuscrits), cf. Bertelli (1998 ; 2002 : 169-170).

¹⁴ Évaluation confirmée par Zinelli (1998 : 153, n. 8) et Castellani (2000 : 309, n. 94), qui y entrevoit «un colorito linguistico tra lucchese e pistoiese».

¹⁵ Cf. également Maccarrone (1914-22 : 529-531, 604, s. *troyna*).

¹⁶ Cf. aussi, pour ces formes mi-savantes, *DEI* (V, 3891-3892) et Du Cange (VIII, 191, s. *trofima*). *GAVI* (17/IV, 414-415, s. *tribuna*) tire du *Corpus TLIO* l'occurrence du Pal. Panciat. 32.

¹⁷ van den Wyngaert (1929 : 451).

¹⁸ Cf. Andreose-Ménard (2010 : CXVII-CXIX, 32, 142-143).

¹⁹ Andreose (2000 : 158). L'édition est fondée sur le ms. *Co* (Firenze, Bibl. Nazionale Centrale, Conv. Soppr. C.7.1170), qui aurait été exécuté à Pistoie à la fin du XIV^e siècle. Cependant, Bertelli (2002 : 118) le date du milieu du XIV^e siècle.

²⁰ Andreose (2000 : 94-95).

²¹ Le ms. *Man* (Mantova, Bibl. Comunale, 488) omet le chapitre entier.

²² Cf. *DEI* (V, 3891-3892) et *GDLI* (XXI, 329, § 5).

²³ Comme chez l'éditeur, *x* représente l'archétype latin et la ligne pointillée les rapports douteux ou insuffisamment éclaircis.

²⁴ Puisque le *Memoriale toscano* édité par Monaco (1990) n'est pas fait sur la *Relatio* d'Odoric, mais s'avère être une réécriture du *Libro* à partir d'un texte proche de celui du groupe β , notamment de *Ba*, sa version du passage (chap. 26, 4) n'étonne pas : «In questa contrada vidi io una testuggine maggiore che tre funi della chiesa di santo Antonio di Padova» (Monaco [1990 : 114]).

²⁵ Pour l'a. vénitien *turlo* (et *turlòn*) «coupole» cf. Cortelazzo (1970 : 248-250) et *DELI* 2 (1748, s. *trullo*).

²⁶ Andreose (2000 : 91-96).

²⁷ Cf. par ex. Stussi (1994 : 124-131).

²⁸ Michelant et Raynaud (1882 : 99, 186, 196). Le verbe *voloir* suivi de l'infinitif, tout comme *devoir* dans les autres guides, note l'imminence («être sur le point de»), suivant un usage connu en a. fr. (*devoir* et *voloir*) et en a. it. (*volere*). Cf. par ex. Ménard (1994 : 132-133), Rohlfs (1966-69 : III, 134) et Palermo (2004 : 327-330, 333).

²⁹ Michelant et Raynaud (1882 : 186).

³⁰ Cf. *DEI* (IV : 2786) et *GDLI* (XII : 707-709). D'ailleurs, *partorire* est le mot employé, au même endroit, dans le guide publié par Dardano (1966 : 168) : «Di sotto Bettelem si ae una cappella, là ove Nostra Donna si riposò quando ella venne a partorire Nostro Singniore Ihesu Christo». Et l'auteur, par ailleurs fort maladroit, du *volgarizzamento* pisan du *Bestiaire d'Amours* traduit justement *enfante* «met bas» par *parturiscie* (Crespo [1972 : 79]). Pour l'emploi du verbe *parturire* en lat. méd. (sans oscillations formelles notables) cf. *NGML* (1985-93 : 495-498, s. *parturio*).

³¹ En revanche, le *DMF* ne connaît que *parturer* «mettre bas» (fin XV^e siècle), qu'il fait remonter au lat. *PARTURA*. Pour la percée modeste de *parturir* (*partorir*) en a. occ. cf. *SW* (VI, 105), confirmé par l'interrogation de la *COM2*.

³² Une liste en est proposée par Holtus (1979 : 394).

³³ *CLPIO* (90-91). La localisation est due à Corti (1965) ; la page du manuscrit où la forme apparaît (BAV, Vat. lat. 5366, f. 78v28) est reproduite par Varanini (1972 : 107-120, pl. VIII) au sein de son édition du texte.

³⁴ Egidi (1940 : 111-112).

³⁵ Cf. par ex. Levi (1917 : 38), «e così fo vero ke ella parturisse un fio ; aituriando madona senta Maria, à partuido lo fio», ou *CLPIO* (90-91), v. 31, «Vu parturisti, alta donzella», et 35, «Vu aparturisti cum pietat».

³⁶ Cf. Flechia (1882-85 : 324) et Parodi (1901 : 45).

³⁷ Parodi (1901 : 7) reconduisait *partuir* et *apartuir* à un antécédent *PARTUDIRE pour PARTURIRE dont la dentale aurait disparu entre voyelles. Salvioni (1904 : 523, n. 2) a contesté cette hypothèse et proposé de songer à une simple dissimilation.

³⁸ Cf. déjà Contini (1941 : 70).

³⁹ Contini (1941 : 65, n. 1) n'avait pourtant pas signalé qu'il fallait modifier la mesure de ce vers.

- ⁴⁰ Le verbe que j'intègre a échappé au copiste lors du passage de la ligne 21 à 22 du f. 173c. Dans les deux passages, *ancois* (*anco[n]is*) correspond à l'a. fr. *ancui* “encore aujourd’hui” (*FEW* [IV, 448-449]).
- ⁴¹ Michelant et Raynaud (1882 : 183-184). Pour d'autres formulations dans les guides proches, cf. Michelant et Raynaud (1882 : 95, 194). Il en est de même dans le guide du Pal. Panciat. 32 : «E presso di quel templo a uno canto della cittade verso levante si ae uno luogo fatto in forma di bangno che si chiama lo bangnio di Nostro Singniore. Quine dice l'uomo che Nostra Donna si solea riducere alcuna volta col Nostro Singniore Ihesu Christo» (Dardano [1966 : 166]).
- ⁴² Michelant et Raynaud (1882 : 104⁵).
- ⁴³ Michelant et Raynaud (1882 : 184). Cf. également Michelant et Raynaud (1882 : 96, 195) et Dardano (1966 : 166), où est reproduit vraisemblablement le mot du texte source : «Et quine di sotto si è lo luogo là ove Nostro Singniore lavò li piedi alli apostoli suoi. Et ancora vi si vede la pila». Dans le ms. Vat. lat. 3136, on trouve en réalité *pise* au lieu de *pile* : la faute dépend vraisemblablement d'une mauvaise lecture de la lettre du modèle (*l/s* droit) et il ne paraît pas justifié d'intégrer *pis<cin>e*, comme le fait Cierbide (2005 : 121).
- ⁴⁴ À ne pas confondre avec *pila* “pilier” ni avec *pila* “balle” et leurs continuateurs romans. Cf. *FEW* (VIII, 475-480) et *NGML* (2003 : 198-199, s. 1. *pila*), *FEW* (VIII, 480-483) et *NGML* (2003 : 200-201, s. 3. *pila*).
- ⁴⁵ Cf. aussi *SW* (VI, 316-318).
- ⁴⁶ Cf. notamment Rézeau (2001 : 784-785).
- ⁴⁷ Cf. *FEW* (VIII, 474), Tobler-Lommatsch (VII, 933-934) et la note un peu confuse de Levy (1960 : 279-280), reprise par Machabey (1961). Pour *pille* “pilon de mortier” (et autres), qui est un déverbal de *piler* “réduire en petits fragments”, cf. *FEW* (VIII, 490).
- ⁴⁸ Cf. *DEI* (IV, 2919, s. *pila*³) et *GDLI* (XIII, 471, s. *pila*¹).
- ⁴⁹ Cf. par ex. *DCECH* (IV, 542, s. *pila* I), *DECat* (VI, 537-538) et *DCVB* (VIII, 573).
- ⁵⁰ Rien de nouveau n'apparaît non plus dans *DMLBS* (XI, 2279, s. 2 *pila*).
- ⁵¹ D'après son éditeur, Golubovich (1906-27 : I, 408-410). Sur le manuscrit cf. Pettorelli (1998 : 69-70).
- ⁵² Golubovich (1906-27 : I, 409).
- ⁵³ Golubovich (1906-27 : I, 405, 406). Une notice du manuscrit dans Marchi (1996 : 336).
- ⁵⁴ Cf. Neumann (1874 : 536).
- ⁵⁵ Tobler (1874 : 103-104).
- ⁵⁶ Golubovich (1906-27 : I, 409).
- ⁵⁷ Nobel (2006 : 27). Cependant, on a du mal à suivre Nobel (2003 : 35) quand il affirme que le traducteur, transposant ici l'expression *in canalibus* de la *Vulgata* (*Gn* XXIV, 20) par *en la pile*, s'écarte du texte source, «dont il ne transpose pas exactement le terme» (de même Nobel [2006 : 134]). Cf. *OLD* (263, s. *canālis*) et Blaise (126, s. *canālis*) : «bassin, augé (où boivent les troupeaux)» (avec renvoi à *Gn* XXX, 38).
- ⁵⁸ Il n'est guère surprenant que l'auteur de la traduction occitane de la *Bible d'Acre*, conservée dans un manuscrit du XV^e siècle (BnF, fr. 2426), ait ensuite transposé l'expression par *en la pila*. Cf. Nobel (2004 : 81).
- ⁵⁹ Cf. par ex. *DEI* (IV, 2919, s. *pila*³) et *DCVB* (VIII, 573).
- ⁶⁰ En particulier, il est intéressant, à nos fins, de souligner la forte présence occitane, italienne et catalane au sein de l'ordre de l'Hôpital, dont la mission était d'accueillir, protéger et soigner les pèlerins se rendant en Terre-Sainte, et le rayonnement saisissant de l'ordre (commanderies, prieurés, *xenodochia*, églises etc.) en Italie, dans le Midi de la France et dans la Péninsule ibérique (Barletta, Pise, Venise, Saint-Gilles, Amposta etc.). Cf. Luttrell (1997) et Cierbide (2002 : 15-81).
- ⁶¹ Cf. Corti (1962 : xxxiv, xl). Il convient de préférer cette édition à sa réimpression (Corti [2002]), qui présente des défauts importants (par ex., la p. xv est imprimée deux fois, la deuxième fois à la place de la p. xxv). La rédaction du texte, selon Pini (1972 : 160-172), remonterait aux années 1250 ou 1260 ; Orselli (1972 : 341-343) penche plutôt pour le début du XIV^e siècle. Le témoin le plus ancien (Bologne, Bibl. Universitaria, 2060), daté habituellement de la première moitié du XIV^e siècle (Corti [1962 : xl, LXXIX]), a été dernièrement ramené à la fin du XIV^e, voire au début du XV^e siècle, dans Buscaroli et Sernicola (2001 : 253 [De Tata, M.]).
- ⁶² Sur le rayonnement du motif iconographique du lavement des mains de Pilate, attesté dès le IV^e siècle, cf. *LCI* (III : 436-439).
- ⁶³ Corti (1962 : 38).
- ⁶⁴ Corti (1962 : 35).
- ⁶⁵ Cependant, d'après Corti (1962 : x-xii, XVI-XXXII), tant la *Vita* latine (*BHL* 6641) que la *Vita* vernaculaire remonteraient à une source latine qui ne nous est pas parvenue. La *Vita di San Petronio* ne serait donc pas un *volgarizzamento* de *BHL* 6641 et elle s'écarte sensiblement de celle-ci, eu égard à sa cohérence interne et à sa fidélité à la légende d'origine, nettement plus grandes que celles de *BHL* 6641. Ces conclusions sont partagées par Pini (1972 : 148-160 ; 1999 : 259-270), contestées par Orselli (1972 : 331-343), qui essaie de démontrer que l'auteur du *volgarizzamento* avait probablement sous les yeux une copie amendée de *BHL* 6641.

⁶⁶ Cf. par ex. Galletti (1984 : 483-484) : «Petronio fonda personalmente il complesso di Santo Stefano a similitudine di Gerusalemme, descritto nel testo con l'identico criterio strutturale e stilistico di un itinerario per luoghi santi : il Santo Sepolcro, la colonna della Flagellazione, il luogo dell'Annunciazione, il Calvario, la Valle di Giosafat, il Monte Oliveto con la chiesa di San Giovanni Battista».

⁶⁷ Corti (1962 : xxxvi).